

PETITES PAGES D'HISTOIRE

MADAME RÉCAMIER

Au début de ce siècle, quatre femmes se sont emparées de leur époque. L'une, Mme de Krudener, eut presque toutes les vertus et les faiblesses de son sexe. Elle fut, tour à tour, mère admirable, épouse fidèle, femme passionnée et coquette, dévouée et oublieuse, intrigante et sincère, éloquente et banale; elle n'atteignit pas le génie; mais elle arriva, par des chemins détournés, à une piété qui, pour être mystique, n'en fut pas moins réelle. Pour se venger de Napoléon, qui n'avait pas voulu lire *Valérie*, elle força Alexandre à lire dans son cœur. Elle l'amena à Paris et à ses pieds. L'autre, Juliette Récamier, fut le portrait de la mode parisienne, de la puissance de l'engouement peint par Gérard. Madame Swetchine hérita du salon de Madame Récamier et de ce qu'il y avait de vraiment vertueux dans l'âme mystique de Madame de Krudener. Sa vie, moins brillante, fut plus tranquille, son âme moins agitée, mais plus honnête. Elle eut du talent, de la bonté, des admirateurs et des amis; et sur des sommets moins hauts et plus paisibles, la plume de M. de Falloux lui a bâti un oratoire. Ce n'est pas la chapelle élevée par Châteaubriand à Juliette. C'est un ermitage en plein air, avec le soleil qui réchauffe les morts et les fleurs qui parfument leur souvenir. Des myosotis de son amie, il a fait des immortelles. Des quatre femmes dont nous avons parlé, Mme de Staël fut la plus complète, la plus vraiment femme. Avec un génie supérieur à son sexe, elle resta la fille d'Eve. Quand l'inspiration sublime faisait éclater son noble front, son sein, qui se soulevait comme le flot sur la grève, rappelait la femme. Elle seule, plus heureuse, plus achevée dans l'unité merveilleuse de sa vie, put dire à la postérité, comme Cornélie: "Voici mes enfants..." Cela vaut encore mieux que *Corinne*.

* *

Juliette Bernard naquit à Lyon, au confluent de deux fleuves, comme Châteaubriand, "à la rencontre de deux siècles." Elle avait quinze ans, l'âge d'Eve, lorsque Dieu la créa pour l'amour et les voluptés permises, l'âge de l'Aurore, lorsqu'elle jette les fleurs du matin sur le passage du soleil. Elle avait quinze ans, l'âge où la jeune fille n'a bu, au calice de la vie, que les pleurs de la rosée, où elle n'a connu des rafales de l'existence que les caresses du zéphyr, et des rumeurs de la foule que son frémissement sur son passage. A cette heure où tout ce qui sent, qui vit ou qui palpète, dans la nature, cherche à s'unir pour des baisers réciproques. Juliette Bernard épousa M. Récamier. Il avait trois fois son âge. Il n'avait ni beauté, ni noblesse, ni génie; il était riche et d'une excellente famille de commerçants en chapellerie.

Il est de nobles excuses pour certains mariages disproportionnés. On comprend l'admiration, quand elle se fait la complice inconsciente du cœur. Une jeune fille rencontre un vieillard glorieux; elle consent à épouser sa gloire; plus tard et insensiblement, l'admiration deviendra de la tendresse. Que Juliette Bernard eût épousé un Colomb octogénaire, un Montmorency ou un Châteaubriand, un pied dans la tombe de leurs aïeux: qui eût osé l'en blâmer? "Les hommes, a dit Pascal, prennent souvent leur imagination pour leur cœur." En 1807, Juliette pensa comme nous, il sera trop tard.

Mme Lenormand, sa fille adoptive, nous a fait de bien aimables révélations, au sujet de ce mariage. — "Mme Récamier ne reçut de son mari que son nom. C'est peut-être étonnant, mais je ne suis pas chargé d'expliquer ce secret." Tout fut donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Juliette et le bonhomme Récamier mirent donc en commun, beauté, jeunesse, esprit, âge mur et richesses. Ils se marièrent sous le régime constitutionnel, avec deux Chambres. A Lyon, patrie de Juliette, il est un adage bien connu:

Vivre pauvre pour mourir riche. Mme Récamier vécut pauvre selon les lois divines de l'amour: elle mourut riche d'adorateurs et d'hommages; et, comme la fille de Jephthé, elle ne demanda pas d'aller pleurer, deux mois, sa virginité dans les montagnes.

* *

L'excellent M. Récamier put s'apercevoir tout de suite qu'il ne s'était pas trompé. "La jeune et innocente enfant qui portait son nom," devint dès son apparition dans le monde parisien, la reine de la beauté. Sa majorité royale fut déclarée, séance tenante: son règne dura un demi-siècle. Son premier salon fut envahi par tout ce qui portait un nom dans les lettres, dans les armes, dans l'aristocratie. Les Bonaparte, les Montmorency, les Mecklembourg, les Wurtemberg, les Moreau, les Bernadotte y coudoyaient La Harpe, Fontanes, Marmontel. Mme de Staël y occupait un trône. Le premier des "cinq cents amis" qui déclara sa flamme à Juliette fut Lucien Bonaparte. Lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il perdait son temps et sa peine, il redemanda ses lettres. Juliette voulait les rendre et fermer sa maison à Lucien: M. Récamier s'y opposa!

Après Lucien ce furent les Montmorency; trois générations de premiers barons chrétiens: Mathieu, Adrien et Henri. Ils donnèrent à la société que fréquentait Juliette, le ton de la haute courtoisie et de la vraie politesse. Ces grands seigneurs dont l'affection pour Mme Récamier resta noble et sérieuse, enseignèrent à tous le respect du gentilhomme pour la femme aimée: *Sed maximum est in amicitia superiorum parem esse inferiori.*

Le duc de Laval avait pour rival son fils Henri de Montmorency. Il disait plaisamment à Juliette, en parlant des Montmorency:

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient [trappés].

Jamais leur ancêtre Mathieu, n'entoura de plus d'égards sa femme Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros. Jamais Henri IV ne fut plus tendre, plus respectueux, plus dévoué envers leur grand-tante Charlotte de Montmorency. Basompierre voulait l'épouser. Le Béarnais fit venir son compagnon et lui dit: — "Si tu épouses Charlotte de Montmorency, et qu'elle t'aime, je te huirai. Si elle m'aimait, tu me huirais." Ce n'est pas le bonhomme Récamier qui aurait raisonné ainsi.

Quoi qu'il en soit, si on pouvait dire que Juliette savait "sacrifier son cœur à son besoin d'hommages," elle était aussi bonne que belle, et la duchesse de Devonshire définissait ainsi "la coquette angélique"; — "D'abord elle est bonne, ensuite elle est spirituelle, et puis elle est belle." A cet empire irrésistible, les femmes elles-mêmes n'échappaient pas; et c'est là qu'elle fut vraiment une conquérante. Écoutez Mme de Staël. A un moment où M. Récamier avait été moins heureux dans ses spéculations, l'illustre auteur de *Corinne* écrit à Juliette: — "Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune encore de bonheur dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas! ni la mort, ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures mortelles. Adieu, cher ange, j'embrasse avec respect votre visage charmant."

Joubert, le disciple et souvent le rival de Larocheffoucauld, Joubert pour qui Fontanes a écrit ces vers charmants:

Mais si Joubert, ami fidèle
Que depuis trente ans je chéri,
Des cœurs vrais, le plus vrai modèle,
Vers mes champs, accourt de Paris,
Qu'on ouvre, j'aime sa présence.

Joubert s'est dépeint et a dépeint Juliette dans les lignes suivantes: — "Je ressemble en beaucoup de choses au papillon: comme lui j'aime la lumière; comme lui j'y brûle ma vie; comme lui j'ai besoin pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que

mon esprit se sente pénétré d'une douce température."

* *

A Coppet, en 1807, elle rencontra chez Mme de Staël, le prince Auguste de Prusse, Le neveu du vainqueur de Hohen-Friedberg, de Leuthen et de Lissa était beau et magnanime; il devint amoureux de Juliette. Vaincu à Iéna par la France, il était battu une seconde fois à Coppet. On résiste difficilement à de pareilles victoires; Juliette songea au divorce. Le bonhomme Récamier ne l'entendit pas de cette oreille-là. Le prince de Prusse aimait Juliette jusqu'à la fin, et voulut être enseveli avec une bague qu'elle lui avait donnée. C'est chez Mme Récamier que son immortelle amie rencontra Mme Swetchine. Comme la noble Slave hésitait à s'approcher d'elle. Mme de Staël lui dit: — "Est-ce que vous ne voulez pas faire ma connaissance?"

— Madame, répondit Mme Swetchine, c'est au roi à saluer le premier.

Plus tard, toutes les trois: Corinne, Juliette et Mme Swetchine, se trouveront réunies chez Mme de Krudener, dans son hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré, tout près de l'Élysée. Le czar y avait préparé, avec son Égérie, le traité de la Sainte Alliance. Lorsque le soir venait, il s'agenouillait à côté de Mme de Krudener, et passait, sans s'en douter, des pieds du crucifix aux pieds de cette femme étrange qui se trompait encore plus qu'elle ne trompait son mystique amant. Quand, fatiguée de quinze ans d'esclavage, la victoire divorça avec lui, le vainqueur de l'Europe dut regretter d'avoir passé à côté de cette belle guerrière "sans sourire ni soupirer." Étrange destinée de Napoléon: Quatre femmes l'ont combattu et l'ont vaincu. Il repoussa Mme de Staël et Mme de Krudener, il fut repoussé par Mme Récamier: au second empire, l'opposition napoléonienne moins bruyante, mais non moins active, se réunissait chez Mme Swetchine.

* *

La grande page de la vie de Juliette Bernard, celle où Juliette devient Mme Récamier, a été écrite à l'Abbaye-aux-Bois. Une petite chambrette a rendu ce pauvre monastère à jamais illustre. Jadis, comme le fait observer Sainte-Beuve, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, la marquise de Sablé se réfugia du monde dans la retraite. Le monde s'élança à sa poursuite, il rejoignit aussi Mme Récamier. Le plus vieux fut le plus agile et arriva le premier. Mme Récamier calomniée, critiquée, avait rencontré la pierre de touche qui devait la révéler: le malheur. Elle le porta avec aisance; jamais plus humain et plus chrétien fardeau ne fut soutenu plus noblement par les plus jolies épouses de la création. Châteaubriand attiré à l'Abbaye-aux-Bois par la vanité fut enchaîné par une véritable affection. Tel le Rhône impétueux, sauvage, s'élança du Saint-Gothard vers le Sud; si, au sortir de Lyon, il rencontre la Saône coquette, gracieuse, il l'épouse, et devenu plus calme, plus grand, plus majestueux à la fois, il se dirige avec elle vers la mer d'azur qui doit les absorber l'un et l'autre.

Châteaubriand vint auprès d'elle se convaincre de cette vérité: "Que si l'amitié est un capital qui s'accumule toujours; l'amour, au contraire, place à fonds perdus." Son amour pour Mme Récamier fut ce que l'éloquent Lacordaire appelle: "Une convenance immatérielle entre deux âmes; une ressemblance mystérieuse de l'invisible beauté de l'une et de l'autre." Juliette et R ne virent la fin approcher avec courage. — "La vieillesse, avait dit Mme Swetchine, est le Samedi-Saint de la vie, veille de la Pâques ou de la résurrection glorieuse."

Châteaubriand est ému quand il parle d'elle; les cinq lignes qu'on va lire valent mieux que la toile de Gérard, le marbre de Canova, le médaillon de Devéria. — "Je l'ai suivie, la voyageuse, sur le sentier qu'elle a foulé à peine. Je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces Mémoires,

dans les détours d'une basilique que je me hâte d'achever, elle y trouvera la chapelle qu'ici je lui ai dédiée; il lui plaira peut-être de s'y reposer: j'y ai placé son image."

Juliette survécut d'un an à l'homme illustre qui, comme Auguste de Prusse, lui avait offert son nom. A la fin de ses jours, cette femme qui avait effeuillé tant de gloires, tant de joies, tant de tristesses, eut plus de cœur, plus de grandeur qu'aux heures de sa jeunesse. Il y a quelque chose de juvénile et d'attendrissant dans l'isolement de cette grande entourée. Ses yeux ne voyaient plus; mais son âme devenue transparente, réfléchissait, comme dans un miroir, les jeunes souvenirs et les vieilles amitiés. Au coucher du soleil, elle croyait voir la porte de sa chambre s'entrouvrir, et Châteaubriand et Balanche entraient tour à tour. Elle chantait doucement:

Combien j'ai douce souvenance
Des jours heureux de mon enfance.

Hélas! la harpe d'or qui l'accompagnait jadis n'était plus là; elle avait mêlé ses vibrations aux vibrations éternelles. Au Couchant de sa vie Juliette avait repris les habits de l'Aurore. Ses langes allaient s'appeler bientôt le suaire. C'était bien la preuve que la tombe est un berceau, berceau de la beauté, de la jeunesse, des épousailles immortelles.

Prince de VALERI.

L'INFLUENCE DES LATITUDES SUR LES MŒURS

Nous lisons dans le *Traité d'Union* de Mexico:

A Mexico, les dames trouvent mille et une distractions.

Elles ont les visites qu'elles reçoivent ou qu'elles rendent; les courses en ville chez les fournisseurs, les conférences chez la couturière, chez la modiste; elles ont enfin les réunions, les dîners, les bals, en sorte que leur temps est presque entièrement absorbé d'une manière agréable, si non toujours utile. Voulez-vous connaître la grande distraction des dames de Tunis? Elle consiste, chaque semaine, à aller passer une journée au cimetière. Celle qui n'a pas un deuil récent accompagne celles de ses amis qui se trouvent dans la position voulue; on arrive par groupes avec des provisions. La personne affligée se tient sur la tombe de son défunt en faisant des lamentations et en se meurtrissant le visage. Les petites camarades, à côté, ne sont pas le moins du monde impressionnées de ce manège. Elles ont tiré leurs provisions, et à la faveur d'une collation prolongée, les confidences vont leur train. Ces confidences la plupart roulent sur la manière la plus pratique de conserver la tendresse d'un mari. Pendant ce temps la pauvre déçolée fait entendre les cris les plus déchirants. Que vous semble de ce petit tableau?

Voici maintenant pour nos jeunes gens qui se piquent d'être amoureux, un exemple que nous bornerons à signaler. Les jeunes Maures tunisiens sont très prompts à s'éprendre follement d'une femme. Une fois amoureux, ils sont capables de tous les dévouements, comme aussi de toutes les excentricités. Ainsi, ils n'hésiteront pas à sortir une double piastre, à la faire rougir au feu et à se l'appiquer sur une main en disant à leur belle:

— Tu vois comme je t'aime!

Travaillez avec zèle pour le bien et le succès récompensera vos efforts.

MALICE D'UN MINISTRE. — Le Rév. Washington, D. C. écrit: Je pense qu'il est mal pour un ministre ou des hommes publics de donner des certificats à des charlatans, ou pour des remèdes sans aucune valeur, lorsqu'il y a un remède qui est connu de tout le monde par ses qualités vraiment supérieures et efficaces. C'est pourquoi je recommande spécialement les Amers de Houbon comme ayant eu un effet solitaire sur des personnes de ma connaissance et je crois qu'aucune famille ne devrait se dispenser de ce remède. — "New-York Baptist Weekly."